

I

Mardi 19 novembre, 14h12.

Il fait chaud et il transpire. Des gouttelettes de sueur perlent sur son front lisse et luisant, coulent le long de son échine et collent à son kimono. Le souffle court, le regard vitreux, il s'essuie les yeux, remonte son plastron et décrit des cercles en marchant sur le tatami. Il inspire profondément, les mains sur les hanches mais ses inhalations semblent étouffées, calfeutrées dans une plainte sourde.

Le maître frappe dans ses mains et chaque combattant se place face à face dans un garde à vous rigide. Ça sent la sueur, le confiné, l'effort.

- Tcha lyeut ! On repart avec une minute de combat, ne restez pas statique, après chaque coup, on se replace et on enchaîne ! Allez ! Kyonyé !

Chacun salue son vis à vis dans un silence trouble.

- Si jak !

Et tous se positionnent dans un cri profond.

Un pied devant l'autre, les jambes écartées, les mains en appui sur l'espace et le centre de gravité au plus bas. Antoine détaille son adversaire, Amédée, un black d'origine malgache. Crâne rasé, arcades marquées, pommettes effacées et le nez plié. Une tête de tueur posée sur un cou de taureau. Un mètre quatre-vingt pour quatre-vingt dix kilos. Un morceau, à l'aise dans son kimono comme le Charles De Gaulle dans la baie de Collioure. Son ambition : intégrer le RAID ! Tout un programme.

Quelques secondes d'observation et le premier coup part, c'est un coup de pied. Antoine recule et évite l'attaque mais reste bancal sur ses appuis, il vacille et sa respiration décousue l'empêche de poser un contre efficace. Il tente bien de riposter mais son coup reste stérile, le colosse ne tremble pas.

Il recule, Amédée avance toujours, le maintenant à distance. Antoine change de garde, à gauche, à droite, il varie et bouge beaucoup pour essayer de déstabiliser son adversaire mais rien n'y fait. Chaque coup de pied reçu sur son plastron décolle les membranes de son thorax, de son âme aussi.

Les cris des lutteurs se répercutent sous la voûte du dojang. Ses jambes sont lourdes, son souffle réduit, et alors qu'il tente une nouvelle

attaque il reçoit un twit tchagui, coup de pied retourné dans le plexus. L'instructeur clôt les combats en frappant dans ses mains, il s'écroule en nage.

Amédée vient lui poser une tape amicale sur l'épaule. Chacun profite de la coupure pour rejoindre les sanitaires et boire un peu d'eau. Antoine s'essuie le visage avec une serviette en éponge, la sueur qui mouille son visage témoigne d'une certaine vulnérabilité. Son crâne rasé sur deux millimètres, ses sourcils bruns et épais, ses yeux perçants lui donne un air sévère, quelque chose de brutal, d'insoumis ; pure composition. De taille moyenne, il a hérité d'une carrure assez modeste qui l'a toujours tenu éloigné des bagarres et des sports virils. Il a le visage sec, les pommettes saillantes, les joues creuses, le menton fin et obtus. Il affiche un teint pâle et un regard absent, un peu à la dérive.

Le maitre l'interpelle du bout de la salle.

- Et Antoine, il y a ton téléphone qui sonne.

- Merde !

Il se précipite sur un des bancs et saisit son portable dans son sac.

- Oui, Lieutenant Mazin à l'appareil ?

- Mazin, ouais, c'est Lefèvre.

- Commissaire ?

- Ouais, je sais tu es en récup mais j'suis emmerdé.

- Je vous écoute.

- J'ai un homicide assez inhabituel et je n'ai personne à la brigade ! Landri et Nicoulau sont en stage à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, Morelli et Deloupy sont à Pau, en renfort pour l'U.C.L.A.T (unité de coordination de la lutte anti-terroriste)...

- Morelli ? J'l'ai vu hier et...

- Ils sont partis ce matin en renfort sur un plan épervier dans le Béarn avec les gars de la division anti-terroriste, ils traquent deux individus supposés de l'ETA. Je suis toujours sans nouvelle. Bref, ils m'ont réquisitionné deux officiers.

“Ensuite, Dufour est en congé chez sa mère, j'ai le groupe Pinarel qui est en planque pour l'affaire des machines à sous et le groupe Huerto est sur “les cambriolages des berges”, ils doivent procéder aujourd'hui même à une perquisition avec le juge. Et voilà quoi ! C'était le groupe Morelli de permanence mais maintenant qu'ils sont absents... Le tour est vite fait, avec cette pute pluie qui fait que tomber, c'est la merde partout, il y a des inondations aux quatre coins du département et il ne me reste plus que quelques agents, et un officier : Toi !

- Ben, il n'y a pas de problème commissaire, vous pouvez compter sur moi.

- Bon, alors, parce qu'il faut que... je suis de tribunal à seize heures et... Il y a déjà sur

place notre équipe de la P.T.S (Police Technique et Scientifique) et le légiste est en route. Tu notes l'adresse, je te retrouve là-bas et on voit ça. Tu as de quoi écrire ?

- Allez-y commissaire, je n'ai pas besoin de noter.

- 11 rue de la Concorde, c'est au rez-de-chaussée dans le centre. On s'y retrouve dans... hum... vingt minutes, à moins dix ?

- J'y serai... Ah, commissaire ?

- Ouais ?

- De quoi il s'agit en fait ? Qu'est-ce que vous voulez dire par assez inhabituel ?

- Et bien... A ce qu'on m'a rapporté, le crime est assez dégueu mais ça tu le découvriras par toi-même ! Baptême du feu pour toi mon petit, j'espère que tu as les couilles bien accrochées ! Non, ce qui m'inquiète c'est qu'il pourrait s'agir d'une série. C'est le deuxième corps qu'on découvre dans ces conditions en une semaine. Bon, mais pour le moment tout ce que je te demande c'est de relever les premières constatations et de me boucler un rapport pour l'ouverture de l'instruction. Tu sais faire ça ? Après, je fais rapatrier Landri et Nicoulau qui prendront le relais.

- Mais commissaire, je peux prendre un groupe en main, je suis prêt vous savez !

- Je sais, je sais, mais chaque chose en son

temps, il n'y a qu'un mois et demi que tu es dans la brigade et je pense qu'il ne faut pas bousculer les choses. C'est pour ça que je souhaiterai plutôt que tu restes en soutien le temps qu'il faudra. Et en attendant j'ai besoin de toi sur ce coup-là, alors contente-toi de me faire un bon rapport et de ne rien laisser passer. C'est aussi un moyen pour toi de prouver que t'es prêt.

Le commissaire Lefèvre du SRPJ de Toulouse, section criminelle, raccroche et la sonnerie retentit dans l'oreille d'Antoine qui est soudain pris d'une fièvre froide. Une poussée d'adrénaline court dans ses veines gonflées par l'effort, par l'effroi. Pendant deux secondes, il chancelle, n'en croit pas ses oreilles, c'est sa chance, il y est.

Tandis qu'il se jette, après avoir salué le dojang, dans le vestiaire sans considération pour ses camarades, les mots se bousculent dans sa tête. Que voulait-il dire par "un crime assez dégueu" ? A toute hâte, il ôte son plastron, son dobok, et ses protections avant de tout fourrer dans son sac sans ménagement, puis file sous la douche accueillante comme une morgue, une cellule terne et froide aux murs jaunis.

Dix minutes plus tard, il sort du gymnase en courant. Les cheveux encore mouillés et les oreilles rouges. La chaleur de son souffle s'échappe

en vapeur cristalline. Son visage se devine, masqué sous les airs sévères de l'inquiétude.

Dehors, la pluie qui s'abat sur la ville depuis près de soixante-douze heures, continue son martèlement incessant et redessine Toulouse avec du fusain gris. Il jure et s'élançe sous l'averse qui le glace. Un peu plus loin, les pieds mouillés, il s'engouffre dans sa Ford sierra 2,3L diesel.

Il referme violemment la portière sur lui et démarre en trombe dans la circulation comme happé par la crue d'un fleuve géant. Il râle, s'agite. Nerveusement, il consulte dans son guide "Blay Foldex" l'index des noms de rues. L'eau de pluie ruisselle sur son crâne, dans son cou, le long de son anorak de ski. Les rafales glacées de la pluie s'abattent sur le toit de la voiture en électrisant cette atmosphère de soufre, une claqué ténébreuse et apocalyptique.

- Alors, Colbert, Colibri, Compans, Concorde... de la Concorde: AS-30.

Il arrache les feuilles du guide qui volent un peu partout tout en conduisant brutalement.

- Bon, boulevard d'Arcole... Il faut que j'arrive à ce boulevard...

Il marmonne, ça ne fait que six semaines qu'il est sur Toulouse et pour lui c'est une jungle dense. Les essuie-glaces sont usés et la visibilité médiocre. Le grincement des allers et retours

lui rappelle qu'il faudrait qu'il se décide à changer cette poubelle. Pensif, inquiet, il conduit comme un automate. Les artères de la ville sont encombrées, comme à l'accoutumé, les klaxons et altercations se répètent dans un ballet mouillé et pollué. La visibilité est nulle, diluée sur les vitres froides. Il sort son paquet souple de "Lucky Strike" de son blouson et allume une cigarette.

Antoine a vingt-neuf ans et a un parcours quelque peu controversé et ambigu. Doté de capacités honorables sur le plan scolaire, il a suivi des études secondaires de commerce international, avant de se tourner vers le journalisme. Au fil des années qui passaient sans un épanouissement prononcé, il a finalement délaissé cette orientation avant même de présenter sa thèse. Ces renoncements successifs sont interprétés par ses proches comme une peur d'affronter la vie active et son dénouement, un refus des responsabilités, du challenge qui, pourtant, lui ouvrirait les bras.

Ce n'est pas ce qu'il pense, ce qui lui faut, c'est vivre quelque chose d'intense, de brutal. Il veut exploiter ses capacités d'attention et d'observation, d'intelligence et d'acuité au service d'une corporation forte en émotions et exaltations : La police. Il veut frémir, vibrer, trembler et surmonter le tout avec défiance et réussite, il le faut, c'est son lot d'absolu.

Le journalisme, il s'en était vite aperçu, ne lui ouvrait que des horizons sur quelques chroniques locales et ennuyeuses. Dans la police, il fondait ses espoirs sur une activité de terrain, un corps à corps avec une force ésotérique, un fluide nébuleux. Il aspirait à une poussée en avant, une croissance qui le transporterait au delà des prés clôturés de sa vie. Il avait passé trop de temps à se morfondre dans un rôle prudent et raisonnable.

De nature timide et réservée, il avait passé son enfance dans l'ennui et la frustration, dans la peur aussi. Peur de rater, peur de son entourage, de ses camarades de classe qui le chambraient toujours par rapport à sa petite carrure, sa retenue à l'enthousiasme, sa réticence aux jeux stupides. Né à Marseille en 1981, il était l'unique fils d'un père docker et d'une mère sans travail. Il avait reçu une éducation modeste et avait longtemps souffert des difficultés financières et matérielles de la famille. Lorsqu'il avait renoncé à ses études pour intégrer l'école nationale supérieure des officiers de police de Cannes Ecluse à Montereau, il avait provoqué une petite tragédie de famille. Son père, en effet, meurtri par de longues années d'un travail épuisant et peu valorisant, n'avait pas compris qu'on puisse gâcher un talent et une opportunité aussi accessible que celle qui s'ouvrait à lui.

A l'école de police, il s'était découvert, une

excitation singulière qui nourrissait sa curiosité et son envie de progresser vite, d'avaloir les échelons, les stages, les procédures de formation. Ses bons résultats dans ses premières affectations l'avaient, comme il le souhaitait, propulsé dans la brigade anticriminelle du SRPJ de Toulouse. Cas d'une nette rareté, et seulement dérogée par des besoins de personnel dans ces services. Mesure d'ailleurs justifiée par le plan de restructuration "PJ 2000", qui avait comme ambition de reformater l'image et les performances de la police judiciaire concurrencée par sa sœur rivale, la gendarmerie.

Jeune lieutenant avec néanmoins peu d'expérience du terrain, il était lorgné d'un œil curieux et parfois suspicieux. Lui-même s'était senti un peu mal à l'aise en intégrant sa dernière mutation d'une période définie de deux ans minimum. Il ne pouvait plus reculer, contraint à assumer et à maîtriser pleinement son choix. Parfois la question l'obsédait ; "Ai-je choisi la bonne voie ?" Une seule chose comptait aujourd'hui ; Vivre, transcender ses propres répulsions, ses propres angoisses.

Les automobilistes ont allumé leurs phares, la circulation est ralentie, pénalisée par ces trombes d'eau qui s'abattent sur la chaussée et qui par endroit même, ruissellent sur plusieurs centimètres de hauteur. Les rares passants se cachent sous des

parapluies avant que ceux-ci ne se plient sous le souffle du vent violent. Partout on court, on se faufile, sous les abris bus, dans les halls d'immeubles, dans les voitures. L'eau descend en cascade dans les gouttières ventruées qui vomissent leurs bouillons ocre sur les trottoirs maculés de feuilles mortes que bientôt, les flots emporteront. Les platanes nus se plient, le ciel est bas et la nuit grignote déjà cette journée sans soleil, sans horizon.

Il fronce les sourcils, contracte sa mâchoire, consulte sa montre : Moins cinq. Le temps passe, le temps presse, la pression augmente au bout de chaque seconde qui tombe.

L'accès au boulevard d'Arcole est bloqué, c'est la panique et deux agents de la police municipale tentent de fluidifier le trafic en vain. Avec une moue défaitiste il tire sur sa cigarette, allume la radio et tombe sur le flash de 15h de la station locale.

“La préfecture qui avait diffusé hier un bulletin d'alerte météorologique annonçant des fortes précipitations pouvant atteindre soixante à quatre-vingt millimètres d'eau jusqu'à cent millimètres localement; des vents de nord, nord ouest de quatre vingt à cent-vingt kilomètres à l'heure ; a réuni d'extrême urgence, ce matin, une cellule de crise au CODIS de Haute-Garonne.

D'ores et déjà, tous les services de l'état sont sous la coordination du préfet du département. Les services du SAMU, les CODIS de la Haute-Garonne et de l'Ariège, la Gendarmerie, la Police Municipale, les secouristes de la Croix Rouge, de la Sécurité Civile - qui met à disposition un hélicoptère - sont sur le pied de guerre. Un détachement du 3ème RPIMA de Carcassonne ainsi que deux unités du 6ème RPIMA de Castres sont attendus aussi dans la journée.

En ce qui concerne le trafic routier, les camions sont coincés sur l'A62 et l'A64, la visibilité est médiocre. La RN20 est coupé au niveau de Labarthe-sur-Lèze. De nombreux axes annexes sont paralysés.

Pour l'heure la préfecture est dans l'incapacité d'avancer le moindre chiffre, une amélioration du temps est tout de même espérée pour demain”.